



UNE MAISON DE POUPEE

LIBREMENT INSPIRE' DE LA PIECE D'HENRIK IBSEN
MISE EN SCENE LORRAINE DE SAGAZAN
CRÉATION OCTOBRE 2016



LA BRECHE
LORRAINE DE SAGAZAN

MEDIAPART

Le Blog de Médiapart, par Jean-Pierre Thibaudat, le 10 octobre 2016

En adaptant « Une maison de poupée » d'Henrik Ibsen jusqu'à inverser les rôles, Lorraine de Sagazan rebat les cartes de la pièce en lui donnant un souffle d'aujourd'hui. (...)

On mesure mal l'effet qu'a pu produire en 1879, la dernière scène de la pièce d'Henrik Ibsen « Une maison de poupée ». On y voit une femme, Nora, quitter le domicile conjugal, mettant ainsi fin à sa condition de « poupée », de femme objet, laissant les trois mômes à son mari devenu un « étranger ». Ce n'est pas un coup de tête, c'est une décision grave, sans retour. Ibsen mettait en scène l'émancipation féminine en cours, à travers le personnage de Nora (jugé immoral en son temps) que toute actrice rêve de jouer. Le rôle fut créé en France par Réjane, star de son époque. C'est l'une des pièces les plus connues et le plus souvent mise en scène au théâtre par des hommes (toujours en situation dominante mais cela change). « Une maison de poupée » eut beaucoup plus de succès que l'ouvrage de Villiers de l'Isle Adam « L'Ève future », paru à la même époque (comme le rappelle Régis Boyer dans sa présentation de la pièce dans la Pléiade) et qui, dès son titre, faisait plus encore le lit du féminisme.

Inverser les rôles

125 ans et quelques après, Ibsen reste l'auteur impérissable de pièces inamovibles (car détachées de leur époque) comme « Peer Gynt » ou « Petit Eyolf ». Metteuse en scène, actrice formée au réputé studio d'Asnières et femme, Lorraine de Sagazan voulait travailler sur « Une maison de poupée » après avoir abordé de façon passionnante « Démons » de Lars Noren (lire ici). Elle a repris les mêmes acteurs de sa compagnie La Brèche (on ne change pas une équipe d'acteurs soudés), mais, au bout de trois semaines de répétitions, elle a renoncé. Quelque chose ne fonctionnait pas. Un rapport au présent qui ne se faisait pas. Or c'est là une condition non négociable de sa façon de mettre en scène au sein de sa compagnie La Brèche : il faut que le spectateur soit intégré au processus de la représentation, que ce dernier travaille au corps le vivre ensemble induit par le fait théâtral. Mettre en scène une pièce du répertoire ne suffit pas, à quoi bon « une maison de poupée » de plus ?

L'éloignement de la pièce (lire son résumé ici) vient moins d'Ibsen que de son époque. Depuis la création mouvementée de sa pièce « Une maison de poupée », le sexisme, s'il est loin d'avoir disparu, n'est plus ce qu'il était, la condition des femmes a largement évolué dans les sociétés occidentales, la notion de couple aussi. Alors Lorraine de Sagazan a cette idée simple et forte d'inverser les rôles de Nora et de son mari Torvald. La personne qui a un boulot, qui grimpe les échelons jusqu'à diriger un service dans une grande entreprise, c'est Nora (Jeanne Favre). Celui qui a perdu son travail et ne cherche pas trop un emploi, joue de la guitare et compose des bluettes assez nulles, celui qui s'occupe le plus souvent des enfants, c'est le mari, Torvald (Romain Cottard).

Pour le reste, Lorraine de Sagazan reprend les éléments de la pièce : l'arrivée de Kristine (Lucrèce Carmignac) et ce qui s'en suit, la présence du docteur Rank (Benjamin Tholozan) dont le caractère homosexuel est affirmé, la reconnaissance de dette, le chantage de Krogstad (Antonin Meyer Esquerré). Les notions de dette et de chantage n'ont pas vieilli d'un iota. La bonne disparaît et les enfants restent en coulisses. Cette pièce nouvelle écrite à partir de l'ancienne est effectivement « librement adaptée de la pièce d'Henrik Ibsen » comme il est écrit dans le programme.

Un art du rapprochement

L'adaptation passe par une réécriture des scènes (elles sont plus sèches, plus nerveuses que chez Ibsen), l'insertion de compléments (Virginie Despentès), des déplacements, des ellipses. A cela s'ajoutent des plages où les acteurs improvisent et un dispositif public sur trois côtés qui cerne l'aire de jeu (unique), ce qui rapproche le public des acteurs. Le résultat est probant : ce spectacle nous parle de nos vies et/ou de celles de nos voisins, les acteurs semblent sortir des rangs des spectateurs.

Comme d'autres de ses pairs, Lorraine de Sagazan n'est pas là jouer les virtuoses ou parfaire le « bagage » du spectateur, mais pour agiter, troubler ce dernier. Elle préfère l'inconfort au confort, l'inconnu du risque à l'assurance du prévisible. Une tendance se dessine ainsi au sein du jeune théâtre. Celle d'une connivence active et assumée avec le public, d'un partage, d'un rapprochement. Julie Deliquet, Christiane Jatahy, Tiago Rodrigues et Lorraine de Sagazan – pour m'en tenir à quelques exemples de travaux récemment chroniqués – ont cela en commun, à travers des démarches très éloignées les unes des autres.



Rhinocéros, publié le 12 octobre 2016

Nos vies minuscules

La pièce Une Maison de poupée, écrite au 19e siècle par le Norvégien Henrik Ibsen, raconte l'histoire d'un couple dont la pérennité est menacée par la prise de conscience des rapports de domination qui existent entre ses deux protagonistes, Nora et Torvald. La mise en scène de Lorraine de Sagazan procède à de nombreux arrangements, notamment l'échange quasi-total des rôles entre les personnages principaux. Le résultat ressemble à la vraie vie, et pourtant c'est la scène. Ou peut-être est-ce l'inverse ?

"L'idéal de la femme blanche, séduisante mais pas pute, bien mariée mais pas effacée, travaillant mais sans trop réussir, pour ne pas écraser son homme, mince mais pas névrosée par la nourriture, restant indéfiniment jeune sans se faire défigurer par les chirurgiens esthétique, maman épanouie mais pas accaparée par les couches et les devoirs d'école, bonne maîtresse de maison mais pas bonniche traditionnelle, cultivée mais moins qu'un homme, cette femme blanche heureuse qu'on nous brandit tout le temps sous le nez, celle à laquelle on devrait faire l'effort de ressembler, à part qu'elle a l'air de beaucoup s'emmerder pour pas grand-chose, de toutes façons je ne l'ai jamais croisée, nulle part. Je crois bien qu'elle n'existe pas."

C'est sur les mots de Virginie Despentes, extraits de King Kong Théorie et prononcés par le personnage de Nora que s'ouvre l'adaptation de Une Maison de poupée par Lorraine de Sagazan. Ecrit en 1879, le texte d'Ibsen était déjà profondément féministe, et avait choqué la bourgeoisie de l'époque : il racontait la prise de conscience de Nora, épouse bien sous tous rapports de Torvald, des rapports de domination entre eux, ainsi que l'émancipation de cette dernière.

Lorraine de Sagazan a souhaité pousser la réflexion plus loin, en remaniant le texte d'Ibsen : comme elle l'indique elle-même, le procédé central de cet adaptation est l'inversion quasi-totale des rôles du couple ; Nora devient donc une juriste ambitieuse et respectée, tandis que Torvald se mue en homme au foyer comblé. Dans une mise en scène où la distance entre le public et les comédiens est réduite au minimum, on est propulsé dans la vie de ce couple moderne.

Ce soir, c'est la fête chez Nora et Torvald. Les courses ont été faites, les enfants sont chez les grands-parents, et le couple se sert un apéritif en compagnie de leur ami Rank en attendant leurs invités. Mais lorsque la sonnette retentit, c'est Kristine, une amie d'enfance oubliée, qui fait irruption la première. Krogstad, un collègue de Nora gauche et inquiétant, lui succède. Au rythme des entrées et sorties des personnages, l'atmosphère d'embarras qui règne s'appesantit peu à peu.

La distribution des rôles au sein de la compagnie, ainsi que le jeu des comédiens, sont impeccables. Ce dernier sert un texte qui joue avec les limites : reproches et insultes sont joués avec tant de naturel qu'ils génèrent de la dissonance cognitive. En position d'observateur, on perçoit bien avant Nora l'oppression et le sexisme qui sous-tendent les rapports dans son couple. Le réalisme du jeu et de la mise en scène agissent comme un miroir : on est sans arrêt renvoyé à soi, à sa propre expérience. On attend – on espère ! – la prise de conscience.

Ça fait réfléchir : les discussions animées des spectateurs à la sortie sont le meilleur signe que la Maison de poupée de Lorraine de Sagazan est réussie. En 2016, il est toujours pertinent de parler des normes au sein du couple, et de manière générale de ce qui sous-tend les relations entre hommes et femmes.

Avec qui y aller ? Une femme active, un homme au foyer, et vice-versa.

Non Fiction - par Regis Bardon, pulbié le 16 octobre 2016

Lorraine de Sagazan et sa compagnie La Brèche ont créé une adaptation singulière d'Une Maison de poupée d'Henrik Ibsen, à Mains d'oeuvres, lieu culturel situé près des marchés aux puces de Saint-Ouen. Une tragi-comédie captivante, qui interroge le devenir du clivage masculin/féminin.

C'est le jour de Noël. Il y a des cadeaux au pied de l'arbre, et l'on parle de préparatifs pour la soirée chez Nora et Torvald (Jeanne Favre et Romain Cottard). Vous savez : ce couple qui, nécessairement, fait partie de vos connaissances. Lui, il a perdu son emploi il y a quelques temps, mais il assume cela très bien. Voyez : ils aspirent à passer les fêtes joyeusement, ils ont expédié les enfants quelque part, peut-être chez les grands-parents, mais ils gardent auprès d'eux leur pensionnaire, le docteur Rank (Benjamin Tholozan) ; ce type qui, d'une certaine manière, vit chez eux, non qu'il soit dans la nécessité – il est médecin – mais parce que, voilà.

Enfin ce sont de jeunes adultes qui assument librement leurs bizarreries, et qui souhaitent vivre avec leur temps. Ce qui fait d'eux, à juste titre, les personnages d'un théâtre vivant. Ils seraient prêts à passer au travers du quatrième mur, et Torvald s'y risque un peu, dans les temps morts. Ils n'ont pas de complexes, ni d'a priori. Ainsi c'est Nora qui depuis quelques années se révèle particulièrement bien servie dans sa vie professionnelle – compétences, investissement, réussite – et ils en sont particulièrement heureux. De l'argent, du boulot, des jeux, et même de l'amour, tout va bien. Torvald, désabusé, joue de la guitare, parle avec son copain Rank, dont il refuse de percevoir l'attachement homosexuel, reste à la maison, et peut-être fait-il le grand frère des enfants. Tout cela se passe sur un plateau rectangulaire et « trifrontal » : le public se trouve sur trois tribunes proches et basses, il entoure la cuisine-salle-à-manger-salon du couple ; sur le quatrième côté, qui fait le fond de la scène, un portique tout du long, qui figure à la fois le coin cuisine, le salon de musique, le bureau, et une sortie jardin vers une autre partie de l'appartement, où l'on fera la fête ce soir. La porte du logis, par laquelle vont arriver les embêtements, se dédouble aux deux coins du plateau côté avant-scène, entre chaque tribunes.

Imbroglis de la sexuation et de l'aliénation

Il plane, en effet, de tristes embêtements au-dessus des têtes de Nora et Torvald, comme au-dessus des hommes et des femmes qui voudraient benoîtement s'aimer, et se respecter. Ils ne songent pas qu'il y a les structures (anthropologiques, linguistiques, socio-économiques et aussi... narratives). Ces structures fondent non seulement la sexuation (c'est-à-dire la construction individuelle et collective, psychologique, culturelle et sociale de la détermination et de l'assignation de chacun à un « genre »), mais aussi l'aliénation (c'est-à-dire la construction individuelle et collective, psychologique, culturelle et sociale de la transformation de chacun en esclave de soi-même et de tous les autres).

Les structures leur amènent donc Kristine (Lucrèce Carmignac), qu'ils n'ont pas vu depuis des siècles, qui revient à la ville car son mari est mort, et qu'elle n'a plus le sou. Elles leur amènent aussi Krogstad – lui il n'a pas de prénom – (Antonin Meyer Esquerré), qui travaille dans la même boîte que Nora, et que Nora va virer. Elle ne peut faire autrement : cet idiot semble prendre un malin plaisir à la déconsidérer devant le personnel. Mais Nora ne sait pas qu'elle ne peut pas le renvoyer : car c'est à lui qu'elle doit sa place – seul Torvald le sait, et pour cause : il a soudoyé Krogstad pour que Nora ait le poste... Krogstad vient prévenir Torvald : tout va péter. Ainsi vont les structures : il y a toujours un trou dedans, ce sont des filets mal ravaudés. Tout va donc passer par ce trou, comme les passagers par le hublot d'un boeing.

Krogstad et Kristine forment un couple inverse de celui de Nora et Torvald. Ils passeront par le trou structural, mais dans l'autre sens. Autrefois séparés par les nécessités (Kristine, seul soutien d'une mère et d'un petit frère, devait épouser un homme riche et dire adieu à Krogstad – elle est à présent libérée), ils se retrouvent. Mais ces deux-là ne font pas le poids pour sauver les deux autres. Le pot aux roses est découvert, Nora comprend que Torvald s'est conduit de la façon la plus immorale et la plus humiliante qui soit à son égard.

Et ici on retrouve notre Ibsen remis à l'endroit. Nora estime qu'elle n'a jamais été considérée que comme une poupée, qu'elle doit revenir de ses illusions, qu'elle doit se renforcer, prendre conscience et s'en aller.

Plus exactement : il lui a été dénié de pouvoir réussir par son propre mérite. On lui a sapé au départ tout moyen d'accéder à l'estime de soi sans illusion, puisqu'en réalité, malgré tous ses efforts et toutes ses compétences professionnelles, elle n'est là et ne sera jamais autrement là que par piston. Pour elle c'est beaucoup plus grave que pour un homme. Les hommes ne s'affligent pas d'être pistonnés. Ils assument la part d'illusion qu'il y a dans toute réussite. Ils savent bien qu'ils se cooptent les uns les autres, et que si la compétence est nécessaire, la préférence ne l'est pas moins. Mais pour une femme (et même en se cooptant entre elles – voire), le piston signifie : tu es encore une femme-objet, on s'est occupé de toi à ta place. Pire parfois : tu as vendu tes charmes, tu es une prostituée (« promotion canapé »). Il faudrait revendiquer un mode de sexuation différent, afin de pouvoir échapper à cette situation. Ce n'est plus de l'ordre du droit. Il s'agit de structures plus enfouies.

Un océan de mystères

Mais pour le moment, cette singularité inscrit Nora dans une exigence imaginaire, car dans l'univers professionnel et social, on n'échappe pas à l'aliénation. Et l'aliénation est une atteinte à notre intégrité morale, que nous sommes bien obligés de souffrir – en l'occurrence du côté de la sexuation. Le palimpseste que nous propose Lorraine de Sagazan ferait alors de Nora une sorte de don Quichotte. Au-delà de revendiquer l'égalité des droits, les femmes ont-elles l'intention de changer le monde ? (Après tout, on ne serait pas contre...)

Ce spectacle vraiment intéressant, et cette recherche active d'une scène vivante, contemporaine, divertissante et pensante - en un mot : théâtrale - amène à une autre question : pourquoi ne pas avoir tenu l'inversion des rôles jusqu'au bout ? La réponse serait : à quoi bon placer Torvald dans une situation où, Nora lui reprochant son humiliation à elle, ce serait lui, Torvald, qui, réveillé de la rigidité de sa femme (qui ne comprend pas la loi sociale – comme dans la version originale d'Ibsen, Torvald ne comprend pas les valeurs de Nora), prendrait conscience de lui-même et se déciderait à partir ? Torvald serait-il incapable d'un tel réveil, lui qui musarde dans sa cambuse et se trouve tout à fait heureux de ne plus travailler ? Faudra-t-il attendre un XXIIème siècle, quand les femmes seront devenues, à force d'être enfin au pouvoir, des personnalités détestables, pour que les Torvald se réveillent ? Que cela nous paraisse tellement stupide ne vient-il pas de notre trop grande incapacité à questionner la sexuation ?

Plus sérieusement : n'y a-t-il pas une asymétrie fondamentale, qui empêcherait que l'inversion des deux personnages puisse aller jusqu'au terme de la pièce, et expliquerait ce rebasculé final ? Et comment alors appréhender cette asymétrie ?

Lorraine de Sagazan nous donne une soirée tonique, avec de jeunes comédiens qu'on aime voir se lancer dans le jeu comme ils font. Mais elle soulève aussi un océan de mystères qui nous renvoie à l'ignorance de nous-mêmes. Et cependant il faut vivre, et démêler cela comme on peut.

À ce titre, la longue scène finale est particulièrement belle. Le couple, qu'on imagine au petit matin, après que les invités soient partis, s'est dit ses quatre vérités. L'homme alors vide le réfrigérateur, pose des saladiers sur la table, et ils se mettent à manger des restes en silence, éloignés l'un de l'autre. Lui, il se rassure un peu, car la vie reprend. Elle, elle songe. Cette parole qui se lève en elle se trouve alors projetée au fond de la scène, phrase par phrase, dans un silence profond, qui n'est troublé que par le bruit des couverts. Elle a le nez dans son assiette, écrasée sous les décombres de son existence, écorchée par les arêtes vives et tranchantes de ses vérités. Il la contemple sans voir l'étendue du désastre. Elle va s'en aller.

Les 5 pièces - par Sabine Dacalor, publié le 14 octobre 2016

Notre avis : UNE Réussite
-sélection octobre 2016-

En adaptant *Maison de poupée*, Lorraine de Sagazan pointe la violence perverse des rapports de domination, la lutte toujours actuelle visant l'émancipation féminine, et toute liberté individuelle dans l'oppressant jeu social.

Il faut que je veuille à être libre et il faut que je sois seule pour le faire.

La pièce en bref

Lorraine de Sagazan a décidé d'inverser les rôles principaux. Chez Ibsen, Nora Helmer demeure au foyer à s'occuper de ses enfants, et son mari Torvald prospère dans la finance, jusqu'au jour où il s'insurge contre son adorable épouse extorqueuse de fonds. La bienséance s'effondre, Nora arrête les faux-semblants et part vivre sa vie. Ici, Torvald erre chez lui, chante son désespoir à la guitare pendant que sa femme poursuit une carrière fulgurante, et offre du champagne à tous les repas. La réussite de ce projet tient à la résonance contemporaine de son propos. Les normes sociales, les préjugés, les rapports entre dominant et dominé, les combats pour la liberté d'expression traversent malheureusement les époques. Il faut s'affranchir de la morale pour faire acte de courage, se sentir vivant pour ne pas être tenté de disparaître. Au cœur de la mascarade sociale, il faut oser redéfinir les mœurs, la famille, le mariage, l'amour. Dans ce spectacle mené sur un rythme très tenu, les comédiens investissent le plateau avec force, pertinence et humour, interpellent notre désir (collectif) de liberté d'acte et de pensée et notre vigilance vis-à-vis des concessions. « La société avance et toi, tu restes là ».

Joelle Gayot - sur Facebook - publié le 13 octobre 2016



Joelle Gayot

3 h · 🌐

vu hier soir à Vanves le spectacle de [Lorraine De Sagazan](#), *Une Maison de Poupée*. Ou plutôt *La maison de poupée* de Lorraine de Sagazan tant il est vrai que cette jeune femme s'est audacieusement approprié la pièce d'Ibsen en la basculant dans le 21ème avec une sorte de malice frondeuse. Ce travail est passionnant, pas seulement très très agréable (au sens de plaisir, "agréable", pas au sens de facilité) à regarder et à écouter. Il se construit seconde après seconde, il se sculpte dans le vivant. Ce qui s'y dit de la femme et de l'homme, et qui aboutit sur une pensée du couple éminemment actuelle colle à notre monde. Partira-t-elle Nora ou ne partira-t-elle pas ? bien malin qui saura le dire. Le suspens sur lequel s'achève la représentation réouvre la pièce d'Ibsen à ce que nous sommes, aujourd'hui. Pas trop le temps de parler du jeu, mais voilà, encore, et quel bonheur, des acteurs qui prennent sur scène le risque d'une exposition sans armure. C'était vraiment bien, très ambigu sur la fin de la représentation mais heureusement suivi d'une conversation elle aussi passionnante avec la metteur en scène. A Vanves, c'est souvent qu'au petit bar du théâtre on discute avec les metteurs en scène. Bonheur d'y retourner dans ce précieux théâtre. Et d'y revenir, ça ne tardera pas, la saison y est un appel d'air.



Une maison de poupée - Théâtre de Vanves

Librement adapté de la pièce d'Henrik Ibsen Adaptation, conception et mise en scène
Lorraine de Sagazan Avec Lucrece Carmignac, Romain Cottard, Jeanne Favre,
Antonin Meyer Esquerré, Benjamin Tholozan Lumières Claire Gondrexon...

THEATRE-VANVES.FR



I/O Gazette - par Agathe Charney, le 21 octobre 2016

« Parce que l'idéal de la femme blanche séduisante mais pas pute, bien mariée mais pas effacée, [...] je crois bien qu'elle n'existe pas. » C'est par cette sentence de Virginie Despentes que Lorraine de Sagazan décide d'ouvrir son remake acide et délicieusement bobo d'« Une maison de poupée », d'Ibsen. Nora y est toujours une sémillante mère de famille, mais elle a troqué sa tenue de bonne ménagère contre celle d'une femme active accomplie, qui clame sa fierté de mener de front mariage heureux et carrière flamboyante. C'est alors Torvald, le mari de Nora, loser dégingandé à la casquette vissée sur le crâne et père au foyer malgré lui, qui se trouve au centre d'un original dispositif trifrontal. Torvald qui voit sa femme lui échapper, son chômage lui peser, ses amitiés « de bonhomme » se disloquer. À travers les errances de ce personnage, c'est la question de la virilité et de son difficile héritage qui est abordée avec sagacité par Lorraine de Sagazan. Et c'est là toute la modernité de ce parti pris défendu avec brio par les comédiens : l'incapacité des jeunes générations à vivre ensemble, « en couple », en faisant fi des préjugés.



France Culture - La Dispute du 7 novembre 2016

COUP DE COEUR DE JOELLE GAYOT

<https://www.franceculture.fr/emissions/la-dispute/spectacles-vivants-voyage-tokyo-et-angelus-novus-antifaust>

Lettres françaises, par Anaïs Héluin, le 12 novembre 2016

Ibsen à l'envers

Pour Lorraine de Sagazan, le couple n'est pas seulement un observatoire privilégié de l'état des rapports humains : c'est l'élément central d'un laboratoire théâtral où l'intime se déploie sans quatrième mur. Dans toute sa cruauté. Assistante de Thomas Ostermeier sur les répétitions du *Mariage de Maria Braun* de Fassbinder en 2014, la jeune metteuse en scène, fondatrice de la compagnie La Brèche déploie un théâtre critique qui, dans sa manière de traiter du genre et des rapports hommes-femmes, se place dans la lignée du dramaturge et cinéaste allemand. Celui du *Mariage*, mais plus encore des *Larmes amères* de Petra von Kant, où le foyer est l'unique théâtre de la déliquescence des rapports. Après *Démons* de Lars Noren, Lorraine de Sagazan adapte une autre tragédie d'intérieur : *Une maison de poupée* d'Ibsen.

unemaisondepoupe_e_c_lorrainedesagazanOn y retrouve les mêmes comédiens que dans la création précédente, rejoints par Romain Cottard dans le rôle de Torvald Helmer, le mari de Nora incarnée par Jeanne Favre. Ils excellent dans ce nouveau huis clos chez un couple bourgeois, où Lorraine de Sagazan poursuit avec brio sa libre exploration de textes bien connus des répertoires modernes et contemporains. Pas plus que dans *Démons*, la metteuse en scène ne se livre à des excentricités scénographiques. Au milieu d'un dispositif tri-frontal, le plateau figure un intérieur divisé en deux espaces : le salon, avec une grande table façon créations collectives, et le reste de la maison figuré par un espace cuisine et des coulisses semi-apparentes. Juste un peu trop dépouillé pour paraître rassurant, ce décor fait du public un invité plus ou moins officiel du couple qui s'apprête à fêter avec quelques amis son traditionnel avant-Noël. Célébration qui, bien sûr, vire à l'hystérie.

La transformation opérée par Lorraine de Sagazan sur le texte d'origine est d'emblée visible. Dans sa *Maison de poupée*, les vêtements sont un élément de langage à part entière, et ceux de Jeanne Favre disent le pouvoir et le contact avec le monde extérieur, tandis que ceux de Romain Cottard parlent plutôt popote et bricolage. Si dans *Démons*, l'adaptation visait surtout à transformer le rapport scène-salle, celle-ci est plus profonde : elle touche aux personnages, qui tout en restant fidèles à l'esprit d'Ibsen sont ancrés dans notre époque. C'est donc Nora qui semble s'épanouir en tant qu'avocate pendant que Torvald garde les enfants et écrit de mauvaises chansons. Mais tout est plus complexe : on finit par apprendre qu'en secret, ce dernier a fait jouer ses relations pour trouver un poste à son épouse.

L'inversion ne change rien au malheur du couple. Écrit en grande partie à partir d'improvisations, le texte est pour chaque comédien une partition aux multiples basculements. Jeanne Favre passe sans transition de femme fatale et sûre d'elle à créature blessée dans son orgueil. Et de type apparemment pathétique, Romain Cottard se révèle manipulateur et misogyne sans presque rien changer à son jeu. Grâce à un léger supplément de dureté peut-être, et quelques répliques un peu cinglantes. Quant à Lucrèce Carmignac, actrice principale de *Démons* avec Antonin Meyer Esquerré – ici une relation de travail de Nora – elle est un élément perturbateur troublant. À l'image de l'ensemble, qui fait bien plus qu'interroger les acquis du féminisme. Cruel jeu de masques, cette *Maison de poupée* questionne la nature des rapports humains dans l'ère capitaliste.

On regrette seulement le monologue intérieur de Nora, qui défile sur le mur du fond à la fin du spectacle. Une longue sidération silencieuse aurait suffi. Ces mots ont tendance à réduire le drame à une question de genre, alors que tous les comédiens s'illustrent par leur ambiguïté. Heureusement, la force du reste fait de cette fin un simple bémol.

| Du 9 au 10 juin | *Une maison de poupée*, de Henrik Ibsen
| *Démons*, de Lars Norén | Théâtre de la Renaissance

LA VÉRITÉ SELON LORRAINE DE SAGAZAN

*Interpeller les spectateurs,
faire bouger les lignes
du texte pour que chaque
représentation soit unique.*

Elle a tout juste 30 ans. Et elle a puisé deux idées fortes dans les spectacles étrangers présentés à Paris, dont elle fut une spectatrice assidue et auxquels « *les générations d'avant avaient moins accès* » : d'abord, auteur et metteur en scène peuvent être des collaborateurs – « *sans que l'écrivain soit forcément au-dessus et sans le caractère sacré du texte qu'on trouve en France* » ; ensuite, qu'on sait y interpeller le spectateur de façon plus percutante. Alors Lorraine de Sagazan, jusque-là comédienne, est partie pour Berlin vérifier de visu ses intuitions, assister Thomas Ostermeier, rencontrer l'auteur Marius von Mayenburg ou suivre les répétitions de Romeo Castellucci, associé à la Schaubühne.

Ces expériences ont nourri les deux mises en scène qu'elle a signées coup sur coup : un diptyque sur la vie à deux. Dans *Démons*, de Lars Norén, elle a remplacé deux personnages, témoins de la rupture d'un couple, par... les spectateurs eux-mêmes, appelés « *à une participation active* ». Au fil des quatre-vingts représentations, notamment dans le off d'Avignon, Lorraine de Sagazan a constaté à quel point le public jouait le jeu, « *satisfait de vivre, chaque soir, quelque chose d'unique* » et disponible par exemple pour consoler l'un des personnages.

Dans *Une maison de poupée*, elle a redistribué une partie du texte. A l'inverse de la pièce d'Ibsen, c'est le mari qui est « *homme au foyer* », tandis que l'épouse se consacre à sa vie professionnelle. Dans les deux spectacles, elle travaille avec les mêmes acteurs, au sein du théâtre de la Brèche qui, précise-t-elle, n'est pas un collectif. « *Ce qui me passionne, c'est la possibilité de faire surgir la vérité au théâtre. Cela me plaît qu'on ne sache jamais tout à fait si c'est du réel ou de la fiction. C'est intéressant pour l'implication du public. On est toujours au bord de sa chaise et on attend ce qui va se passer.* »

– Aurélien Ferenczi

MOT D'ARTISTE – UNE MAISON DE POUPÉE

CONCEPTION LORRAINE DE SAGAZAN / 28 AVRIL 21H & 29 AVRIL 15H

« La poupée n'est pas toujours celle qu'on croit... Dans une réécriture stridente du classique d'Ibsen, un homme reste au foyer tandis que sa femme court après son épanouissement professionnel et part conquérir le monde. La violence des rapports de domination dans le couple moderne éclate d'autant plus fort. »

POURQUOI J'AI CHOISI D'ADAPTER IBSEN

— par Lorraine de Sagazan —

« La pièce dans sa version originale, illustre bien le contraste entre la morale de la sphère domestique privée – qu'on attache traditionnellement au sexe féminin et qui se centre sur les notions de responsabilité et de soin – et la morale dite « masculine » de la sphère publique, orientée par les principes du devoir et de la justice.

Mais ce qui m'intéresse en montant cette pièce aujourd'hui, c'est où nous en sommes de ces paradigmes en 2017. C'est la raison pour laquelle – après avoir travaillé pendant un mois sur la version originale d'Ibsen, dont la violence du propos m'a semblé dépassée –, j'ai choisi d'adapter sa pièce et de proposer une redistribution des textes de Nora et de Torvald. À partir des études sur le genre et de recherches sur les déterminismes socioculturels, j'ai décidé d'inverser les rôles pour réfléchir à la morale actuelle et recréer la déflagration initiale. Dans cette version, Nora gagne sa vie et Torvald, licencié depuis peu, garde la maison et les enfants. Un couple de notre temps – pourquoi pas –, un couple qui s'aime vraiment. Mais ce couple explose aussi. Les inégalités semblent s'atténuer, mais une violence latente et le conditionnement social, cultu-

rel et psychologique menacent nos identités et notre liberté à exister. Les rapports de domination sont dissimulés, nous n'arrivons toujours pas à nous en départir. « Nul n'est plus esclave que celui qui se croit libre sans l'être » (Goethe). Avec ce travail, je veux parler de la difficulté pour les êtres d'aujourd'hui à faire des choix qu'ils assumeront pleinement et de l'injustice et de la violence des nouveaux cadres qui nous étouffent toujours.



Rien n'est interdit à la représentation

Les débats virulents qui sont apparus récemment à propos des études de genre par exemple m'ont interpellée et inspirée à ce sujet. Le couple doit être libre de s'aimer librement d'un amour libéré. Je cherche donc à retrouver l'essence et la nécessité de la parole d'Ibsen aujourd'hui et à questionner le monde dont je suis héritière. Comme pour « Démon », mon précédent spectacle, je crois que c'est une erreur de croire à l'objectivité d'un texte. Chacun en est l'interprète qui invente sa vérité. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas d'être un témoin historique mais un témoin du vivant, du rapport entre les hommes. Je crois au spectateur intelligent, sensible.

Je crois aussi au metteur en scène comme penseur, analyste des comportements humains qui propose un axe de réflexion au-delà du miroir. Montrer ce que l'on ne voit pas, dire ce que l'on voudrait taire, proposer le théâtre comme un laboratoire de vérité où ce qui est habituellement innommable et caché est enfin exposé. Peut-être pour nous permettre de devenir plus humains. Si je désobéis aux auteurs que je choisis, si j'ouvre les veines de leurs textes, c'est toujours pour tenter d'en faire résonner l'émotion et la violence qui se dégagent. Ivo Van Hove dit à ce sujet : « Mettre en scène une pièce du passé implique de recréer la déflagration qu'ont ressentie les spectateurs le soir de la première. » Le théâtre est un art au présent. Qui selon moi doit parler aujourd'hui comme s'il venait de s'écrire. En cela, c'est une expérience politique, potentiellement contestataire et sans consensus. Rien n'est interdit à la représentation. Vivons ! »

Après avoir rencontré la plupart de ses collaborateurs à l'école du Studio Théâtre d'Asnières, Lorraine de Sagazan fonde la compagnie La Brèche. Elle interroge la place du spectateur et la nécessité de raconter les êtres humains de notre époque, avec leurs difficultés à exister et vivre ensemble.

France Culture
Dimanche 16 septembre 2018

ART ET CRÉATION

UNE SAISON AU THÉÂTRE par Joëlle Gayot

LE DIMANCHE DE 15H30 À 16H00

Lorraine de Sagazan : L'émancipation

16/09/2018

Le théâtre est un art du renversement, depuis son origine il bouleverse l'ordre établi. Culte de Dionysos, il évolue avec son temps. Lorraine de Sagazan est une jeune femme du XXIème siècle, qui intervertit les rôles assignés dans une pièce d'Ibsen. L'émancipation brûle les planches : rencontre.



Avec **Lorraine de Sagazan, metteuse en scène, comédienne**. Elle met en scène la pièce d'Ibsen *Une maison de poupée* au théâtre Sylvia Monfort (Paris) du 18 septembre au 06 octobre. Une adaptation librement inspirée du texte de l'auteur norvégien... et c'est justement de liberté, ou plutôt de conquête de la liberté, dont nous parlons aujourd'hui.

Nous parlons de la lutte des jeunes femmes au théâtre. De leur désir de s'y tailler une place. De leur besoin d'en découdre avec l'ordre patriarcal établi. Des moyens qu'elles emploient pour gagner leur liberté. De leurs audaces et de leur émancipation.

Car lorsque Lorraine de Sagazan, qui a trente ans et des poussières, met en scène *Une maison de poupée*, elle le fait en transgressant la loi d'airain de l'écriture. C'est à dire qu'elle intervertit le rôle des personnages : Nora, l'héroïne, devient une femme d'affaires tandis que Thorvald, son époux, fait la cuisine et garde les enfants. Vive la modernité.

Coup de fil à une Scène Nationale : en fin d'émission, notre encyclopédie en mouvement du théâtre prendra le train pour la Normandie, avec [un focus sur la Scène Nationale d'Evreux-Louviers](#) : [Le Tangram](#) n'est en effet pas bien loin du CDN Normandie-Rouen, auquel justement Lorraine de Sagazan est artiste associée. **Christian Mousseau-Fernandez, Directeur du Tangram**, nous parle du lieu ancré dans ce territoire normand.

Le Monde

Vendredi 21 septembre 2018

SCÈNES

Froide violence dans la « Maison de poupée » d'Henrik Ibsen

Au Monfort Théâtre, à Paris, Lorraine de Sagazan transpose au XXI^e siècle la pièce du dramaturge norvégien.

Publié le 21 septembre 2018 à 17h13 - Mis à jour le 21 septembre 2018 à 17h43

Par Joëlle Gayot



En 1879, Henrik Ibsen publie *Une maison de poupée*, drame domestique à l'issue duquel Nora, mère au foyer et épouse de Torvald, un directeur de banque, quitte le domicile conjugal. Quelques années auparavant, Nora a imité une signature pour emprunter, en douce, de l'argent à Krogstad, un employé de son mari. Elle avait ses raisons : Torvald, malade, ne pouvait être sauvé de la mort que par un voyage onéreux qu'il fallait financer quels que fussent les moyens employés. Lorsque Torvald apprend les faits (révélés par Krogstad qu'il vient de licencier), il voit rouge et reproche vertement à Nora ce faux en écriture. Elle encaisse, baisse la tête. Puis la redresse et s'en va. Son claquement de porte a, dit-on, résonné dans l'Europe tout entière, contraignant l'écrivain à modifier la fin de sa pièce. Dans un XIX^e siècle à la morale rigide, une épouse, même brimée, humiliée, incomprise, n'avait pas à partir.

Cette pièce, érigée au XX^e siècle en manifeste féministe, a connu au théâtre de multiples lectures, qui, toutes, ont scruté de près l'itinéraire intérieur de Nora et son pas à pas vers l'émancipation. A la force du poignet, Lorraine de Sagazan, 31 ans, transpose l'histoire au cœur du XXI^e siècle. Dans sa très libre adaptation, les rôles sont inversés. Nora est une juriste en vue. Torvald a perdu son travail. Il cuisine, compose de vagues chansons, s'occupe des enfants. Il semble fier de sa femme, se gargarise de son succès. Au Monfort Théâtre, ce n'est plus sur l'épouse que sont braqués les projecteurs d'une représentation épidermique, mais sur l'homme d'aujourd'hui.

Froide colère

Eclairage cru sur le plateau qu'encadrent trois gradins où prend place le public. Des cadeaux emballés s'entassent à côté de ballons verts et rouges. Le couple fête Noël. Le champagne coule à flots. Rank, l'ami médecin, est présent. Surgit alors Kristine, une vieille amie de la famille. Elle a tout perdu et cherche un emploi. Qu'à cela ne tienne, Torvald la fera engager dans le service de son épouse. Le fanfaron promet. Et, sur sa lancée, confesse un secret à Kristine : quelques années auparavant, il a soudoyé Krogstad, un employé véreux, pour qu'il laisse Nora accéder, à sa place, à un poste de manager. C'est donc grâce à Torvald que Nora est Nora. Imparable.

Le progressisme de façade du mari s'effrite peu à peu pour révéler sa vraie nature : un atavique machisme

Dans un spectacle frissonnant d'une froide colère, Lorraine de Sagazan dissèque, en temps réel, la décomposition d'un couple contemporain. Les acteurs qui improvisent certaines séquences se surveillent à distance, comme l'huile sur le feu. Il faut tendre l'oreille pour entendre leurs mots. Ils bredouillent beaucoup, acculant le public à faire le tri dans leurs propos éparés. L'effet est saisissant, le spectateur n'a pas le choix. S'il veut suivre, il doit s'impliquer seconde après seconde. Rires, soupirs, silences sidérés ponctuent le jeu. « *Quel beauf!* », murmure un groupe de lycéens visiblement consternés par la misogynie de Torvald. Quel beauf, oui, que cette figure masculine dont le progressisme de façade s'effrite peu à peu pour révéler sa vraie nature : un atavique machisme qui avance masqué.

Le pire reste à venir. Nora a beau avoir appris le mauvais coup de son mari, elle choisit de rester. Les mots qui l'habitent s'écrivent lentement sur un mur. « *Je ne t'aime plus, je vais te quitter.* » Elle se tient pourtant là, mutique, la tête rentrée dans les épaules. Ce qu'elle pense, elle le garde pour elle. Elle s'assoit, mange ses carottes râpées. Cette résolution, à contre-courant de la fin choisie par Ibsen, est d'une terrible lucidité. Elle dit qu'au XXI^e siècle l'émancipation des femmes est un chemin de croix qui sillonne à l'aveugle entre des ennemis dont on ne sait plus le nom. La domination masculine a encore de beaux jours devant elle.

Libération

Lundi 24 septembre 2018

CRITIQUE

«UNE MAISON DE POUPÉE», FOYER DE LA RÉVOLTE

Par Gilles Renault

— 24 septembre 2018 à 17:36

Au Monfort, reprise de la pièce d'Ibsen librement adaptée par Lorraine de Sagazan. Une vision réactualisée du couple où les rôles sont inversés.



Présentation PowerPoint, trouble de la séduction homosexuelle, allusion au mythomane criminel Jean-Claude Romand... Les thèmes abordés varient dans cet intérieur festif (normal, on est un 24 décembre, les cadeaux emballés et les ballons gonflés faisant foi) où les protagonistes en baskets Adidas sablent le champagne et où l'un d'entre eux chante et joue de la guitare électrique sur ampli Vox. Chez Henrik Ibsen aussi, les temps changent. Du moins dans la très libre adaptation d'*Une maison de poupée* qu'a choisi d'en faire la metteuse en scène Lorraine de Sagazan, à partir d'un nouveau fil conducteur : inverser les rôles de Nora et Torvald, le couple autour duquel tourne la réflexion aigrette de l'auteur norvégien sur les relations homme/femme au sein d'une société engoncée dans les codes et préjugés sociaux, économiques et moraux.

«Nous semblons aller vers une égalité des droits et une possibilité de choix de vie plus libres [...] Pourtant, la violence est latente et le conditionnement social, culturel et psychologique menace nos identités et notre liberté à exister. Les rapports de domination sont dissimulés, nous n'arrivons toujours pas à nous en départir, précise dans sa note d'intention Lorraine de Sagazan, qui entend, un siècle et demi plus tard, réviser «le contraste entre la morale de la sphère domestique privée - qu'on attache traditionnellement au sexe féminin et qui se centre sur les notions de responsabilité et de soin - et la morale dite masculine de la sphère publique, orientée par les principes du devoir et de la justice.»

Ainsi, de l'implosion originelle du drame, découle-t-il une réflexion enlevée sur ces lignes de force et de fracture plus ou moins faussement redéfinies au XXI^e siècle. Actrice de formation, dont la cote de metteuse en scène a grimpé en seulement quatre ou cinq ans (cf. sa version maligne du *Démons* de Lars Norén), Lorraine de Sagazan sait y faire. A sa manière : distance frondeuse prise avec l'œuvre d'origine, que les interprètes citent pour mieux la bazarder au seuil de l'échange, apostrophes au public («*Il est quelle heure ?*») distillant les pointes d'ironie et de second degré, bribes de texte projetées sur le mur du fond, le tout dans un dispositif tri-frontal garantissant une proximité censément connivente. Deux ans après la création, en octobre 2016, les fondations de cette *Maison-là* restent stables. ◀

Gilles Renault

Une maison de poupée d'après **Henrik Ibsen** m.s. Lorraine de Sagazan. Le Monfort, 106, rue Brançon, 75015. Jusqu'au 6 octobre. Puis en tournée. Rens. : www.lemonfort.fr

THÉÂTRE - CRITIQUE

Une maison de poupée



LE MONFORT THÉÂTRE /
D'APRÈS HENRIK IBSEN /
ADAPTATION ET MES LORRAINE
DE SAGAZAN

Publié le 26 septembre 2018 - N° 269

Lorraine de Sagazan adapte la pièce d'Ibsen et la transforme en un thriller psychologique décapant dont elle confie l'interprétation à cinq comédiens fougueux, inspirés et d'une sidérante justesse.

Torvald le remarque naïvement à la fin de la pièce, alors que mature déjà, dans la tête de Nora, la décision de quitter son foyer gangréné par la compromission : l'honneur pourrait être sauf si la forfaiture restait secrète. Mais rien ne peut plus être dissimulé puisque le drame s'est joué au vu et au su du public, disposé sur trois des côtés de la scène, témoin d'autant plus attentif que les comédiens ont habilement requis sa complicité quand s'affichaient la réussite et le bonheur exemplaires de ce couple harmonieux. Nora le devine et cela la condamne : l'opprobre du soupçon est pire que l'éclat du scandale. En choisissant d'installer les spectateurs sur scène, au plus près des comédiens qui réussissent brillamment à jouer dans une telle proximité, Lorraine de Sagazan réussit une très belle mise en scène aux allures d'entomologie des passions intimes. Riche idée aussi que celle qui consiste à renverser les rôles écrits par Ibsen. Dans cette nouvelle version, Nora est juriste dans une grande banque d'affaires et Torvald a accepté de demeurer au foyer pour permettre à sa femme de s'épanouir professionnellement.

Toutes des Nora...

Las ! Il n'y a pas loin du Capitole à la roche Tarpéienne, et le couple sombre quand la vérité se révèle : première leçon, la même que chez Ibsen. Seconde leçon, infiniment plus cruelle : la phallocratie demeure même quand les rôles sont inversés. Nora ne peut pas plus s'en sortir en *executive women* pailletée qu'elle ne le pouvait en épouse exemplaire déguisée en pêcheuse napolitaine pour plaire à son mari ! Toutes les femmes sont des Nora, pourrait-on résumer... Quels que soient leur costume et leurs choix existentiels, elles sont prisonnières du désir masculin. Le Torvald moderne (magistral Romain Cottard) est un pervers du même acabit que celui du drame originel. Seule une hystérique peut espérer régner sur ce maître-là ! « *Masochisme primordial* » ou « *manque-à-jour* » : les analystes de l'âme humaine peuvent s'en donner à cœur joie ! Toujours est-il que la question du traitement social du problème se pose encore. A moins que les femmes ne renoncent à mettre bas pour faire une œuvre, on les considèrera toujours comme des objets, précieux ou jetables : qu'importe ! Le renversement dramaturgique qu'opère Lorraine de Sagazan le suggère avec une grande intelligence. Il complexifie la pièce davantage qu'il ne l'actualise, faisant de ce spectacle – qui est par ailleurs une grande réussite théâtrale – une occasion de réflexion acérée et de passionnants débats.

Catherine Robert

“Une maison de poupée”, un drame féministe revu et corrigé par Lorraine de Sagazan

Emmanuelle Bouchez Publié le 29/09/2018.

Dans cette libre adaptation de la pièce écrite par Henrik Ibsen, l'homme gère le foyer et sa femme fait carrière... Un puissant renversement de situation.



Un message un peu caricatural

Ce renversement de situation est passionnant. La rupture entre Torvald et Nora, dans la pièce d'origine, venait de l'effroi ressenti par le mari face au danger que représente pour son honneur l'indélicatesse financière commise par sa femme. Voilà aujourd'hui Nora défaite quand elle apprend que son si beau job est dû au coup de pouce (compromettant lui aussi) de Torvald : au XXI^e siècle, quand une femme réussit, elle le doit encore et toujours à l'intervention miraculeuse de l'homme. Ce message un peu caricatural n'en est pas moins bien envoyé. Plus étonnant encore, le discours sur l'honnêteté. Prêchi-prêcha chez Torvald hier, il prend une tout autre résonance dans une bouche féminine. En rebattant les cartes, Sagazan éclaire nos façons de percevoir.

La pièce du Norvégien Henrik Ibsen a fait scandale quand l'Europe l'a découverte en 1879. A tel point qu'une actrice allemande avait exigé que l'auteur en réécrive la fin : Nora ne pouvait pas, selon elle, quitter sa « Maison de poupée », son mari et surtout ses enfants, pour apprendre à vivre par elle-même. Quand la metteuse en scène et directrice de compagnie Lorraine de Sagazan, la petite trentaine, décide, il y a deux ans, de monter la fameuse pièce d'Ibsen, elle l'adapte au monde actuel. Et tente de provoquer l'effet « pavé dans la mare » qu'eut ce premier drame féministe dans les conventions sociales du XIX^e. Son idée géniale ? La redistribution des rôles entre Nora, la jeune épouse sautillante, et Torvald, l'époux enfin nommé directeur de banque. Une grande partie du texte de celui-ci (à l'exception du regard qu'il porte sur sa « jolie » femme) revient donc à Nora. Nora qui a décroché un poste dans une banque d'affaires, quand lui s'occupe des enfants. Ce couple moderne a trouvé son équilibre.

CONTACTS

Direction artistique

Lorraine de Sagazan / La Brèche
9 bis Rue Lucien Sampaix
75010 Paris
+33(0)6 61 75 42 28

Production, diffusion

Carole Willemot / AlterMachine
carole@altermachine.fr
+33(0)6 79 17 36 65

Administration

Laure Meilhac / AlterMachine
laure@altermachine.fr
+33(0)6 50 43 32 16

